

L'oeuvre

Les débuts littéraires difficiles et dans différentes directions

En décidant en automne 1882 de poursuivre ses études supérieures à Paris, à peine âgé de 20 ans, Louis Dumur s'était fixé le cap de sa vie et le prix qu'il devrait payer pour y arriver. Étonnamment précoce dans ses jugements, et d'une résistance sans failles, il avait fait de la capitale française son point d'ancrage, son domicile. Il n'était pas question, comme le pensaient ses parents et sa famille proche, de revenir après sa licence à Genève et de se fondre dans le moule familial. Au contraire, il n'entendait rien sacrifier à sa détermination, quitte à s'aliéner l'amour des siens.

S'il publia ses premiers textes, de la poésie, en 1885, il ne connut le succès littéraire que dès 1898. Il a traversé sans renoncer à son projet ses années de formation et de difficultés matérielles, claustré et besogneux, en étant convaincu de ses choix.

Louis Dumur « obtint le prix de littérature Hentsch, alors qu'il assistait aux cours de la Faculté des lettres de notre Université (= Genève). Peu après, il s'en alla, fit deux séjours en Allemagne, puis devint précepteur à Saint-Petersbourg. Là, il composa ses poèmes de *La Néva* en vers rythmiques (...) Il se lança dans le mouvement symboliste. Il batailla dans les rangs de la jeune école (...) Il hanta les brasseries où trônait le crâne bosselé de Verlaine, il fut des mardis de Stéphane Mallarmé, il fraya le Chat noir, écrivit dans *Lutèce*, le *Scapin*, la *Revue indépendante*, *Décadent*, *L'Idée libre*, la *Plume*, *Ermitage*. D'esprit sain et de cœur vaillant, il susurra ses poétiques Lassitudes. En 1890, il fonda cette revue destiné à un avenir si glorieux, le *Mercure de France* (...) Mais il ne dispersa pas ses efforts, il se recueillit à temps et la *Plume* édita son premier intitulé *Albert*. Puis vient, en 1898, *Pauline ou La liberté de l'amour*. La scène l'attira. Il fit alors coup sur coup six pièces de théâtre : deux actes symbolistes : la *Nébuleuse* et la *Motte de terre* ; avec Virgile Jozs, il mit debout *Don Juan en Flandre*, *Rembrandt*, et *Ma bergère* ; puis *Le Maquignon* (..).

Parallèlement à ses travaux littéraires, qui attestent une heureuse fécondité, Louis Dumur se livre au labeur journalistique. Il collabore au *Figaro*, au *Matin*, au *Paris-Journal*, à la *Dépêche de Toulouse*. Il créa même une revue de politique internationale, *L'Européen*, qu'il rédigea en chef. Puis, avec Charles-Pix Séailles, il lança le *Courrier européen*, revue hebdomadaire, très bien faite, que dépouillent les journaux pauvres de copie. » (Jean Violette, « Nos écrivains. Louis Dumur », dans *La Patrie suisse*, No 477, 8 janvier 1912, p. 10).

L'œuvre romanesque présente quatre cycles qui couvrent globalement, et abstraction faite de quelques exceptions, une décennie chacun : 1er cycle

Les romans de jeunesse concernant ainsi la période de 1890-1900 (*Albert* paraît en 1890), *Pauline ou la Liberté de l'amour*, 1896, *Un Coco de Génie*, en 1902.

L'œuvre romanesque présente quatre cycles qui couvrent globalement, et abstraction faite de quelques exceptions, une décennie chacun : 2^e cycle

Cet écrivain genevois devait trouver ses meilleures inspirations dans son pays natal et dans son enfance La trilogie genevoise, composée et publiée entre 1902 et 1912, et constituée de *Trois demoiselles du père Maire* (1909), du *Centenaire de de Jean-Jacques* (1910) et de *L'Ecole du Dimanche* (1911), ces trois romans ayant la double particularité d'avoir été illustrés par Gustave Wendt et d'avoir donné naissance, notamment les deux derniers, au milieu de vibrants éloges, à de non moins ardentes polémiques. Articles, libelles, apostrophes de toutes sortes accompagnent la publication du et la diffusion du *Centenaire de Jean-Jacques* et surtout de *l'Ecole du dimanche*, tant et si bien que Louis Dumur, mû par le désir d'apaiser les esprits sans pour autant renoncer au débat d'idées, se trouve obligé de justifier ses choix : il le fait dans les colonnes du *Mercur*, mais également dans un petit

opuscule publié en 1911 et intitulé *Les Enfants et la religion : à propos d'un livre*.

En 1913, Louis Dumur fait paraître un roman historique sur Genève, *Un estomac d'autrichien* fondé sur un solide socle historique. Mais cette fois il ne sous parle plus des choses de son enfance : il nous transcrit les souvenirs d'un vieillard qui a assisté aux événements ayant amené l'entrée de Genève dans la Confédération helvétique. Dumur évoque cet épisode historique avec une animation, une couleur, un humour inimitables et il reconstitue, autour, l'aspect de Genève et des guerres de l'Empire vers 1813 et 1814.

« Il appartenait à un déraciné de brosser la fresque la plus fidèle de la Genève contemporaine. (...) En nous contant ses souvenirs de l'école du dimanche ou du Collège, il ne s'attendrit jamais, il voit les faits révolus, il les évoque et les vivifie, tout en demeurant strictement objectif. Il est ainsi devenu, grâce à ses dons d'observateur impassible et lointain, l'historien de la Genève démocratique, le peintre du collège de Calvin. Le passé l'indiffère. (..) Louis Dumur, s'il se laisse aller à dire ses idées, ne les impose pas. Il est un genevois qui a vu du pays, un sage qui sait que la parole est vaine. Inutile aussi, l'appel à la dignité humaine lorsque l'intérêt commande. Il montre les hommes tels qu'ils sont et s'amuse au simulacre de leur civilisation. » (Jean Violette, dans *La Patrie suisse*, No 477, 8 janvier 1912, p. 10).

L'œuvre romanesque présente quatre cycles qui couvrent globalement, et abstraction faite de quelques exceptions, une décennie chacun : 3^e cycle, Romans historiques ou la « Guerre sans armée »

Le conflit franco-allemand va changer du tout au tout les idées politiques de Louis Dumur : il s'était affiché jusqu'alors pacifiste convaincu et internationaliste à tous crins, au point d'avoir l'un des fondateurs du *Courrier européen*, revue de cette tendance (il y avait collaboré à partir de 1901 et en avait été le secrétaire de rédaction de 1904- 1907). Il avait toujours cru à une entente de la France et de l'Allemagne, et à la

possibilité d'éviter un/ affrontement armé. Mais la violation de la neutralité belge le marque comme une attaque personnelle et le transforme en adversaire déterminé et irréductible du germanisme. Virant de gauche à droite, il va désormais donner à son œuvre un ton ultra-patriotique. Certains de ses amis de jeunesse s'éloignent de lui, agacés de l'entendre débiter à tout moment cet axiome : Tout ce qui n'est pas anti-allemand est boche. » Le *Journal littéraire* de Paul Léautaud ne manque pas de pages sarcastiques sur cette virevolte absolue de Dumur.

Les romans de la guerre, la période 1915-1925 (depuis la parution de *Nach Paris !* en 1919 jusqu'à celle de *La Croix-Rouge et La Croix-Blanche* qui donnera lieu à de vives polémiques, en 1925).

Les écrits de Dumur sur la Grande Guerre ne l'ont pas seulement brouillé avec les amis dont il partageait précédemment les opinions humanitaires et pacifistes ; ils suscitent aussi de grandes inimitiés dans son pays natal. Scandalisé par l'attitude des autorités suisses après la violation de la neutralité et la germanophilie des Alémaniques, il rédige de violents articles de protestation que la presse romande hésite à publier. Rentré en France en 1915, il continue à publier des textes qui s'en prennent avec rudesse à la Suisse, à son attitude durant la guerre et plus particulièrement à la neutralité. Ces articles ont réunis dans un volume *Les Deux Suisse*, paru en 1917, qui suscite de vives réactions en Suisse. Ses publications atteignent des tirages exceptionnels.

« Suisse, et partant neutre, âgé de plus de cinquante ans, Louis Dumur allait consacrer désormais le meilleur de son activité à participer à ce qu'on a ajustement dénommé « la guerre sans armes ». Il se lança dans cette aventure avec le même courage qu'il avait déployé en toutes circonstances, sans réserves, sans arrière-pensée, sans ménagements. Il tourna le dos à d'anciens camarades, se brouilla avec des vieux amis qui, ne pouvant accepter d'avoir eu tort, de s'être trompés durant toute leur vie, tentaient d'ergoter et de ruser pour sauver quelque chose de leurs illusions (...) Les batailles auxquelles il prit part dans cette guerre sans armes ne furent pas sans avoir pour lui de graves conséquences. A vouloir dire, avec une impitoyable et rude sincérité, certaines vérités

pénibles à ses compatriotes, « notre ami » sacrifia en quelque manière la petite patrie qui était si chère à son cœur, la Suisse, à sa grande patrie intellectuelle, la France. Les hypocrites protestations, les injures avec lesquelles furent accueillies les révélations et les implacables polémiques des *Deux Suisse* ont profondément ulcéré Dumur. Il avait conscience de n'avoir que la vérité, pour la faire servir à la défense de la meilleure cause ; il n'a jamais accepté qu'on puisse lui en contester le droit ni qu'on lui en fasse reproche. » (Georges Batault, *Portrait de Louis Dumur*, pp. 533-534)

L'œuvre romanesque présente quatre cycles qui couvrent globalement, et abstraction faite de quelques exceptions, une décennie chacun : 4^e cycle.

Après les romans bellicistes, après les pamphlets anti-Suisse, Dumur va se consacrer à la composition romanesque, vaste fresque de quatre récits (« tétralogie ») sur la guerre et la révolution russes : *Dieu protège le Tsar !* (1927), *Le sceptre de la Russie* (1929), *Les Fourriers de Lénine* (1932) et *Les Loups rouges* (1932) -, Louis Dumur rédige toute une épopée mettant en scène l'histoire russe des dernières années du tsarisme jusqu'au régime, en passant par la Première Guerre mondiale et les révolutions de février et d'octobre 1917. Ces quatre textes – politique-fiction amalgame anti-tsarisme, anti-bolchevisme, antigermanisme, anti-asiatisme et antisémitisme, possédant néanmoins un indéniable attrait romanesque – constituent un défi idéologique et esthétique particulier.

Palimpseste lisible à différents niveaux, la tétralogie russe dumurienne comporte, en fait, plusieurs strates romanesques : roman historique, roman de guerre, roman-pamphlet politique, roman d'amour, roman érotique, roman exotique, évoquant un pays étranger, terra plus ou moins, *incognita* pour lecteur francophone moyen ; enfin roman culturo- et historico-philosophe. Dans ce sens, la tétralogie permet des approches différentes, de même « stratifiées » ; pour une lecture contemporaine, nécessairement anachronique, elle invite aussi à sa déconstruction.